

LES POUVOIRS
MAGIQUES DES
SAISONS



LE LANGAGE DES FLEURS

Les paysages que les saisons modèlent au fil des mois sont une source de fascination pour les humains, qui tentent d'en saisir les moindres subtilités à la fois dans une perspective artistique mais aussi scientifique. Ainsi, au XVIII^e et XIX^e siècle, de nombreux botanistes et peintres parcourent le monde pour figer la moindre fleur sauvage. La plupart d'entre eux effectuent des sélections précises de plantes aux qualités « parfaites » ou bien dessinent la meilleure version d'une plante à partir de plusieurs spécimens d'une même espèce. On ne voit jamais les fleurs fanées ou les feuilles endommagées. Par exemple, le botaniste et peintre autrichien Franz Andreas Bauer (1758-1840) utilisait un microscope pour rendre compte de chaque détail d'une plante. Marianne North (1830-90), naturaliste et illustratrice botanique anglaise a quant à elle parcouru le monde entier (Canada, Jamaïque, Brésil, Japon, Singapour, Sarawak, Java, Sri Lanka, Inde, Afrique du Sud, Seychelles, Chili, Australie, Nouvelle-Zélande, Tasmanie). Contrairement à ses confrères masculins, elle ne peint pas à l'aquarelle et dans un atelier des plantes sur fond blanc, mais utilise la peinture à l'huile pour capturer l'essence des plantes dans leur environnement naturel. Au XVIII^e siècle en Chine, l'artiste Wu Zhang se spécialise dans les peintures de *huaniao* (représentation d'oiseaux et de fleurs) dont le style est inspiré par les représentations botaniques occidentales. Il peint notamment des plantes aux propriétés médicinales – la reine des neiges, le camélia, le magnolia, le chrysanthème, le bambou, la prune, la pivoine, l'iris, le lotus, le paturin, le champignon magique Lingzhi et la rose trémière – disposées par saison.

Les plantes, et les fleurs en particulier, fascinent par leur fragilité et leur beauté. Ces caractéristiques leur valent d'être souvent associé au « féminin », comme ont pu l'être à tort les peintures de Georgia O'Keeffe (1887-1986), que l'on compare à des sexes féminins alors même que l'artiste n'en a jamais fait mention.

Ses peintures sont des vues rapprochées de fleurs qui immergent les spectateurs dans des limbes de couleurs et de courbes douces. Les photographies de fleurs en noir et blanc d'Imogen Cunningham (1883-1976) sont également qualifiées de sensuelles, associées aux photographies de corps de femmes qu'elle fait également.

Ainsi, les fleurs délivrent des messages dont les codes évoluent avec les époques et les zones géographiques. Par exemple, chaque pays parle au travers de la fleur qui le symbolise de ses valeurs ou de son environnement naturel : le lotus sacré est associé au Vietnam et à l'Inde en raison de sa symbolique de perfection et de pureté dans la religion bouddhiste – la fleur de lotus émerge, belle et immaculée, des eaux les plus troubles. En France, le lys blanc a longtemps été un symbole de la royauté tandis qu'au Sénégal, le baobab représente l'arbre à palabres où l'on se retrouve de façon rituelle à l'ombre pour discuter. Enfin, la feuille d'érable canadienne ou le mimosa australien font état de plantes omniprésentes dans ces pays.

Mais les fleurs ont bien d'autres usages : dans l'Angleterre victorienne, elles étaient à l'origine d'un véritable langage secret. Des combinaisons de fleurs offertes ou portées comme des accessoires permettaient de contourner les règles de l'étiquette anglaise alors en vigueur qui prohibait l'expression des émotions. Les significations de chaque fleur étaient regroupées dans des ouvrages dédiés, les floriographies, comme *Le langage des fleurs*



Marianne North,
Nymphaea stellata,
Afrique du Sud

←

Franz Andreas
Bauer, Heather, Erica
sebana, non daté

→

Wu Zhang, *Flowers
in Four Seasons*,
XVIII^e siècle

↘

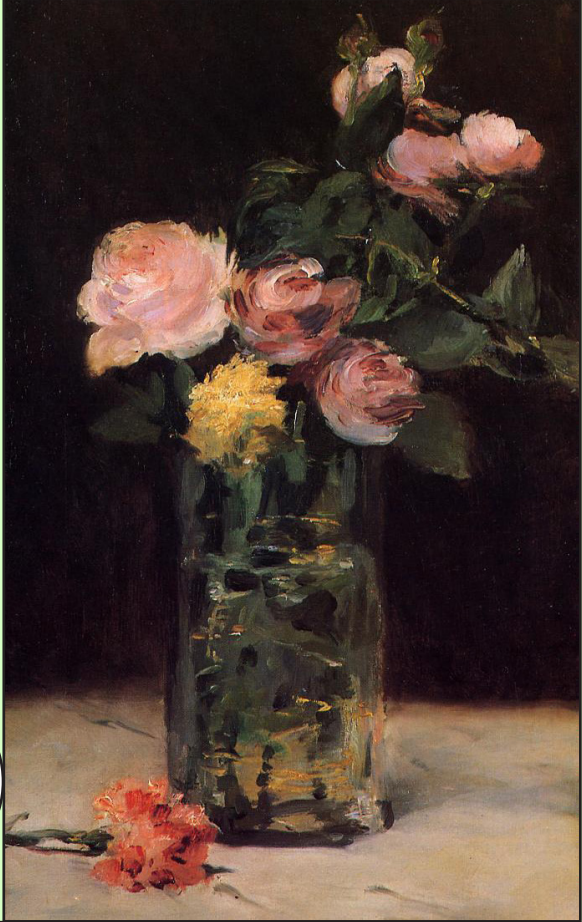


de Charlotte De Latour (1861). Alors que la belladone symbolise le silence, la quenouille renvoie à la paix et la prospérité, la camomille à l'énergie et les chrysanthèmes au deuil. Au Japon, le *hanakotoba* est un autre langage des fleurs qui permet d'exprimer symboliquement les émotions : le camélia blanc est associé à l'attente, l'iris à une bonne nouvelle, la pivoine au courage ou le lys orange à la haine et la vengeance.



Alvaro Urbano et Petrit Halilaj, vue de l'installation à la Art Quadriennale Fuori, 2020

←



Edouard Manet, *Roses dans un vase*, 1883

→



Junichi Kakizaki, *Monocular Chimpanzee*, 2018

←

LE LANGAGE DES FLEURS

La représentation des fleurs, longtemps considérée comme un sujet mineur des arts, devient une manière d'exprimer des émotions personnelles, comme les natures mortes d'Edouard Manet qui peint durant les dernières années de sa vie les bouquets que ses amis portent à son chevet. Les fleurs délivrent également des messages lorsqu'elles sont assemblées sous la forme de bouquets : en France, le choix de la couleurs des roses que l'on offre permet d'exprimer l'amour que l'on porte à ses proches de différentes façons, de l'amour passion des roses rouges à l'amour familial des roses roses. En 2020, le couple d'artistes Alvaro Urbano et Petrit Halilaj a décidé d'exprimer publiquement l'amour amour qu'ils se portent au travers d'une installation de 25 gigantesques fleurs en tissu réparties dans trois lieux symboliques de leur histoire (Rome, Madrid et Berlin). Chaque fleur symbolise un moment différent de leur relation. L'art de l'*ikebana*, née en Chine et arrivé au Japon au VIII^e siècle, est une autre manière de faire parler les plantes. Ces arrangements floraux n'ont pas une vocation décorative comme en Europe mais sont des compositions dont l'harmonie repose sur trois éléments principaux symbolisant le ciel, la terre et l'humanité à travers trois principes d'agencement : asymétrie, espace et profondeur. Des artistes comme Jun'ichi Kakizaki continuent aujourd'hui de célébrer l'importance de ces fleurs au destin éphémère. Ces dernières sont vouées à s'éteindre, comme tous les êtres vivants, comme nous le rappelle l'artiste Se Jong Cho qui peint des fleurs accompagnées d'astres énigmatiques. Ces orbes rougeoyants changent de position et de couleur dans chaque tableau, nous rappelant l'expérience universelle des êtres vivants qui dépendent de la course du soleil.

Se Jong Cho,
Blue Pin Cushion,
 2020

→



Marc Chagall,
The Four Seasons,
 1974

←

Willem
 Claesz. Heda :
 Nature morte aux
 huitres, citron et coupe
 d'argent, 1634

→



L'ART DE SAISONS

La condition mortelle des humains crée une fascination intemporelle pour les images qui figent la beauté des fleurs pour l'éternité, qui immortalisent l'éphémère. Le genre de la nature morte, développé à partir de la moitié du XVII^e siècle en Europe, incarne la tentative humaine de figer le périssable tout en avertissant que rien n'est éternel (*memento mori* : souviens toi que tu vas mourir). L'artiste Ori Gersht a réalisé en 2014 la vidéo *On Reflection* qui montre des bouquets de fleurs dont le reflet dans un miroir est brutalement brisé en mille morceaux : la beauté du bouquet ne dure pas toujours, nous avertit-il ainsi.

Les saisons sont une autre manière de montrer le temps qui passe. Pourtant, si celles-ci reviennent inlassablement, ce n'est pas le cas des êtres vivants, qui s'éteignent à leur propre rythme. On retrouve dans les natures mortes de nombreux éléments inanimés (mais pas pour autant morts) comme autant d'indices de la saison à laquelle la peinture a été réalisée : si la nature morte est souvent représentée dans des espaces domestiques qui semblent figés, les éléments extérieurs et vivants qui s'y immiscent – fleurs, fruits, légumes – rappellent le temps qui s'écoule inexorablement, comme par exemple le symbole du citron épluché en spirale. La nature morte traverse les âges, les techniques et les médiums, tout comme les liens ambivalents entre les humains et ce qu'ils ont l'habitude d'appeler « La Nature » comme pour s'en éloigner. Les moyens de capturer les saisons et leurs variations imperceptibles se multiplient grâce aux avancées techniques comme l'arrivée des tablettes numériques qui permettent à des peintres comme David Hockney de croquer en quelques minutes des paysages

Wolfgang Tillmans,
Still life, Stilleben
Markstrasse, 1997



Marc Quinn,
Frozen Garden,
2000



NILS-UDO, *Sans titre*,
Hêtre tombé, baies de sureau
rouge. Vassivière en Limousin,
France, 1986



évanescents. Les fruits, légumes et fleurs que photographie Wolfgang Tillmans entre des piles de vêtements, de magazines ou de vaisselle traversent également les photographies léchées de la blogueuse Mimi Thorisson, qui met en scène son quotidien familial à la campagne.

La tentative de capter la beauté fugace des fleurs est au coeur de l'oeuvre *Frozen Garden* de Marc Quinn : ses photos de fleurs flamboyantes, brillante et charnue reconstituent un souvenir de l'artiste :

Je me souviens avoir visité un jour un marché aux fleurs et avoir remarqué comment toutes ces fleurs qui ne devraient pas être disponibles au même moment pouvaient être achetées si facilement en un seul endroit parce qu'elles sont acheminées par avion depuis l'autre bout du monde. » D'autres artistes s'emploient à immortaliser inlassablement les fleurs les plus resplendissantes et colorées comme Alex Katz qui peint à l'huile tulipes, pensées, fleurs de lys et autres marguerites ou Joe Horner qui les photographie figées dans d'étranges liquides, gluants ou givrés.

Prendre partie de l'éphémère pour créer des œuvres en communion avec notre environnement est au cœur du mouvement du Land Art qui émerge dans les années 1970 en valorisant l'utilisation de matériaux et d'espaces naturels. L'immersion dans des environnements non urbains permet à des artistes comme Nils-Udo ou Wolfgang Laib de récolter et agencer différents matériaux — fleurs, baies, pétales, racines, pollen, etc. Le premier utilise la promenade pour créer des arrangements floraux éphémères qu'il photographie, tandis que le second construit un rituel de récolte de

pollen depuis 1977 qu'il redéploie sous la forme de grandes surfaces planes tamisées avec la précieuse poudre. Le travail de Morgane Joanin, artiste invitée à créer un projet pédagogique avec le Lycée Français International de Pékin, utilise également la promenade pour récolter les matériaux qu'elle utilise dans ses oeuvres : dans les forêts du Japon ou de Finlande, elle glane des fragments de bois comme autant de « fragments du monde ». Fragile et éphémères, ces matériaux font l'objet d'un grand soin, du transport au séchage et l'assemblage, et subissent des transformations que l'artiste intègre à son processus de travail.



Wolfgang Laib,
Pollen from Hazelnut,
Installation au MoMA,
2013



Morgane Joanin



POUR ALLER PLUS LOIN

→ Charlotte De Latour, [Le langage des fleurs](#), 1861.

→ « [Hanakotoba](#) », Wikipédia.

→ Manon Paul-Traversaz, « [Au Japon, des histoires d'eau et de fleurs bleues](#) », *The Conversation*, 2021.

→ Manon Paul-Traversaz, « [Au Japon, quand vient l'automne rougeoyant et ses chrysanthèmes](#) », *The Conversation*, 2021.

→ Manon Paul-Traversaz, « [Au Japon, l'amour des fleurs au fil des saisons](#) », *The Conversation*, 2021.

→ Blog de [Mimi Thorisson](#).

→ Wolfgang Laib, [Pollen from Hazelnut](#), MoMA, 2013.

